



Le Harem de Madame Osmane

de Nadir Mokneche

Fiche technique

Algérie/France - 2000 -
1h40 -Couleur

Réalisation et scénario :
Nadir Mokneche

Image :
Hélène Louvart

Montage :
Stéphane Mahet

Interprètes :
Carmen Maura
(Mme Osmane)
Myriam Amarouchène
(Yasmine)
Linda Slimani
(Sakina)
Biyouna
(Meriem)
Djemel Barek
Andrée Damant
Afida Tahri
Smaïl Mekki
Justine Mallier-Giraud



Résumé

Alger 1993 au début de la guerre civile. Depuis que son mari l'a abandonnée, les locataires de Mme Osmane doivent subir ses accès d'humeur. Hantée par la peur de perdre sa respectabilité, l'ancienne maquisarde de la guerre d'Indépendance s'acharne à contrôler les faits et gestes de sa maisonnée, plutôt que de lutter contre ses propres frustrations. Apprenant que sa fille est tombée amoureuse, la perspective de se retrouver seule va pousser cette femme encore très désirable au paroxysme : le "harem" symbolique de Mme Osmane est sur le point de s'écrouler...

Critique

Ça s'appelle une bonne surprise : un premier film tourné à Alger par un jeune réalisateur, comme le symbole d'un renouveau qu'on voudrait croire durable... **Le Harem de Mme Osmane**, en tout cas, a le cœur au changement et à la comédie. Nadir Mokneche nous entraîne dans une villa d'Alger, très respectable contrairement à ce que le titre pourrait laisser entendre, où règne une ambiance ultra-féminine. Tailleurs chics, maquillage, soins de beauté. C'est l'art de vivre de Mme Osmane, un personnage qui semble sortir de **Femmes au bord de la crise de nerfs**, d'Almodovar. Pas seulement parce que Carmen Maura l'interprète (et royalement), mais parce que Mme Osmane, vraiment, "a les nerfs". Il y a un gouffre, en effet, entre l'idéal de sophis-

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

tication de cette femme et la réalité qui l'entoure. Son mari est remarié en France, sa fille n'obéit plus, sa pension de famille n'est jamais assez en ordre : en confrontant son héroïne à tout ce qui peut provoquer sa crispation hystérique, Nadir Moknèche fait entrer dans son film un peu de la société algérienne, mais reste dans un monde où les hommes sont réduits à de vagues seconds rôles. Un monde où les femmes se chamaillent, s'entraident, défient les "barbus" islamistes et la peur des égorgés en criant joyeusement "Vive les femmes d'Alger !". C'est pourtant la gravité de cet arrière-plan qui l'emporte peu à peu. (...)

Frédéric Strauss
Télérama - 13 Juillet 2000

(...) Dans une villa algéroise, une matriarche terrorise sa domestique, sa fille et ses locataires. Les personnages semblent tous frappés d'hystérie, et, au premier chef, Mme Osmane. Le scénario la présente comme une ancienne combattante du FLN, une notable Algéroise. Mais nous savons bien qu'il s'agit de Carmen Maura, interprète de prédilection du jeune Pedro Almodovar. Si on l'oubliait, son accent castillan viendrait nous le rappeler.

L'effet immédiat de la présence de Carmen Maura est d'exciter l'incrédulité. **Le Harem de Mme Osmane** est divisé en trois actes, le premier situé dans la villa, le deuxième dans un mariage organisé au bord de la mer. Ce n'est qu'après que le film a quitté la ville pour la villégiature que ce sentiment de gêne s'apaise, que l'on découvre plus clairement les intentions du metteur en scène algérien Nadir Moknèche, qui signe ici son premier long métrage.

Cette division de la narration en actes, ce refus de la vraisemblance ramènent au théâtre. Cette atmosphère électrique, cette cruauté entre femmes, ce maintien

des hommes à la périphérie de l'action désignent même assez précisément la référence en la matière, Tennessee Williams. Mais il ne s'agit pas seulement de l'acclimatation des touffeurs sudistes à la chaleur algéroise. Le film de Nadir Moknèche est très précisément inscrit dans le temps, en 1993, au moment où l'Algérie sombre dans la violence de la guerre civile. Les femmes du Harem (un harem sans maître, le mari de Mme Osmane est parti en France, vivre avec sa maîtresse) semblent faire d'elles des cibles toutes désignées à la fureur islamique : court vêtues, libertines en apparence. Mais Nadir Moknèche s'emploie à mettre au jour leurs contradictions, leurs faiblesses, avec une tendresse sans pitié. L'une des locataires découvre qu'elle n'est plus que la première épouse de son mari, la fille de Mme Osmane est coincée entre l'intégrisme progressiste de sa mère et le conformisme paysan de son fiancé.

Tout cela est montré ou suggéré avec beaucoup d'habileté par un scénario très brillant. Les interprètes servent ce texte avec une belle énergie, qu'on ne retrouve pas toujours dans la mise en scène qui abuse des très gros plans, comme si Nadir Moknèche ne faisait pas tout à fait confiance à ses talents de directeur d'acteurs.

Si loin dans le temps, dans l'espace et dans la pensée du lieu qu'évoque **Le Harem de Mme Osmane**, il est difficile d'évaluer la pertinence politique, historique de ce film. On attendra avec impatience les réactions des premières concernées, les femmes algériennes. Mais on peut au moins lui faire crédit de son courage, de l'originalité de sa vision.

Thomas Sotinel
Le Monde du Mercredi 12 Juillet 2000

Entretien avec le réalisateur

Elisabeth Schemla - *Sortant du Harem de Madame Osmane j'ai d'abord envie de dire : "Eh bien ! Vous n'y allez pas de main morte avec les femmes algériennes !", Elles ne sont pas au bord de la crise de nerfs, elles y sont plongées : un état!...*

Nadir Moknèche - Ce côté hystérique des femmes dans mon film je l'ai voulu absolument, même si c'est casse-gueule, parce que c'est une réalité. J'en sais quelque chose, moi qui n'ai été élevé que par des femmes et qui fuis leurs cris ! En France, on se représente toujours l'ensemble des femmes algériennes comme des victimes, des muettes qui portent un turban sur la tête et mangent des olives. Je prétends que c'est faux. Elles sont aussi responsables que les hommes de l'état des lieux car elles sont fortes et savent utiliser pleinement l'étroite marge de manœuvre qui est la leur. C'est ce que j'ai voulu montrer.

Madame Osmane, votre personnage central incarné par l'espagnole Carmen Maura, est une femme de la nomenklatura algéroise prise en 1993, au moment où débute la guerre civile. Du choix de son nom à celui de son histoire personnelle en passant par ses comportements, tout est fait pour provoquer. En particulier le public algérien des deux rives...

Madame Osmane porte un nom d'origine turque, héritage de la présence ottomane en Algérie. C'est une ancienne maquisarde de la guerre de libération contre la France coloniale, comme il y en a eu tant. Elle a fait un mariage d'amour avec un moudjahid de l'est du pays, un paysan dont elle dit elle-même qu'elle l'a "civilisé". Sauf que son mari, une fois polissé, l'a quittée la laissant seule avec leur fille, pour se rendre en France où il refait sa vie... avec une Française. Pour Madame Osmane, cette femme qui n'apparaît jamais est "une vicieuse", pour son mari, une libératrice. Dès lors, Madame Osmane est entrée dans l'uni-

vers de la frustration sexuelle et affective phénoménale qui caractérise les Algériens. L'amour, le couple en Algérie n'est que tragédie. On ne sait pas, on ne peut pas y dire : "je t'aime" dans sa langue. Le désir, ce foutu désir irrépressible, on ignore comment l'assouvir. Personne n'arrive à constituer un couple à l'occidentale, un couple concilié. Pour l'homme, le seul échappatoire est d'aller vivre avec une française. Pour la femme, il n'y en a tout simplement pas.

D'où l'acceptation et la reproduction complice du système par madame Osmane, propriétaire qui règne en tyran, comme un homme, sur ses locataires, sa fille et sa bonne ?

En effet. Chacun d'entre nous connaît une madame Osmane, une de ces femmes qui après avoir cassé toutes les traditions dans leur jeunesse, se sont ensuite demandé : «Qu'est-ce que j'y ai gagné ?» et sont finalement rentrées à la maison pour consolider l'ordre établi. Madame Osmane par exemple ne condamne pas la polygamie d'un de ses locataires, quand elle la découvre. Elle se demande seulement comment ça se passera pour la petite fille qu'il a avec l'une de ses deux femmes. L'homme a le droit d'être polygame : c'est ce que les femmes qui élèvent les enfants transmettent aux garçons. Le personnage ne montre donc aucun sentiment de culpabilité et personne ne vient lui dire, même pas l'autoritaire madame Osmane, que la polygamie ce n'est pas bien. La seule chose qu'elle lui reproche, c'est d'avoir menti, rien de plus ! De la même façon, quoique bafouée par son époux, elle n'a jamais cherché à divorcer : elle accepte cette situation, car une maison sans homme en Algérie, c'est un lupanar

Sauf que les hommes ne sont pas très brillants dans votre film...

Il n'y a qu'à écouter le langage cru des femmes au hammam comme je l'ai fait quand j'étais enfant et que ma mère m'y emmenait. Ou de lire les rapports du

grand psychiatre Boucebci assassiné par les islamistes à Alger. Elles se plaignent toujours de la même chose : «Rien ne fonctionne dans ce pays ni entre nous parce qu'il n'y a plus d'hommes.» Les hommes algériens sont lâches. Ils fuient, au propre ou au figuré. C'est pour cela que, outre le mari de madame Osmane ou le polygame, les autres hommes du scénario sont un gigolo, un homosexuel, un fils totalement soumis à sa mère pay-sanne - quoiqu'il soit un universitaire professeur de biologie - et qui renonce à cause d'elle à son amour pour la fille de madame Osmane, qui elle-même fait tout pour casser cette mésalliance.

Ce sont des hommes absents aux femmes, d'une façon ou d'une autre. Cette situation est d'autant plus grave qu'elle a deux conséquences majeures à mes yeux : la première, dans un pays sans hommes dignes de ce nom, sans pères, c'est qu'il n'y a pas de transmission de valeurs ; la seconde conséquence, c'est que le système politique algérien continue d'être le fruit abominable de cette carence. **Le Harem de Madame Osmane**, c'est un microcosme qui représente l'Algérie. Ce n'est pas un hasard si le film s'achève sur un cercueil, celui de la fille tuée dans un barrage, cercueil dont ceux qui l'entourent en arrivent même à se demander s'il contient, bien un cadavre, tant chacun est déboussolé !

Dans ce film vous brisez plusieurs tabous, à commencer par la sexualité. Donc l'homosexualité. Féminine, elle est suggérée dans une scène de salle de bains entre Madame Osmane et sa bonne, formidablement interprétée par Biyouna, actrice populaire algéroise. Masculine, à travers le personnage du coiffeur lors d'un mariage, mais en réalité votre propre regard en est porteur de bout en bout...

Pour ce qui est de l'homosexualité féminine, je n'en étais pas conscient en tournant le film. Peut-être parce que les femmes algériennes s'y livrent sans

qu'on leur cherche des histoires. C'est, plus ou moins admis. Tandis que pour les hommes, non. D'où le choix assumé de ce coiffeur, homo franc et douloureux. Mais sur ce thème, il faut y aller doucement avec le public algérien...

Est-ce pour lui que vous avez d'abord fait ce premier film ?

En tout cas, c'est un film qui parle des Algériens et des Algériennes aux Algériens et aux Algériennes des deux côtés de la Méditerranée et dans lequel, me semble-t-il, ils et elles peuvent se reconnaître. C'est aussi le film d'un Algérien. Bien sûr, au delà de l'enracinement de ce travail, j'espère aussi ardemment être reçu et compris par les Français : le local n'est nullement contradictoire de l'universel ! Ce que je craignais par-dessus tout, à l'heure où se réveille à peine un cinéma national, c'était le reproche d'avoir fait un film de plus pour l'exportation. Nous, Algériens, ne nous voyons jamais qu'à travers le regard des autres. Nous en sommes toujours à l'époque coloniale dans notre production artistique. Nous recevons toutes les chaînes de télévision grâce à la parabole, nous voyons ainsi tous les films y compris ceux qui parlent de nous, mais nous n'en fabriquons pas. Je voulais cette vision non biaisée de nous-mêmes.

Quitte à être suspecté d'une algérianité du dehors, puisque vous avez partagé votre vie entre France et Algérie ?

J'ai toujours dit que je suis le produit de trois cultures : la culture kabyle, la culture arabe, et la culture française. Je refuse l'enfermement, l'endogamie, les clans familiaux de la société algérienne. Je suis à la fois algérien et latin et je crois que mon film est porteur de cette diversité.

Spécificité que l'on retrouve en effet dans le côté très pied-noir de votre œuvre, de la verveur du langage à la truculence des personnages...

Ma propre famille est ainsi ! L'univers du

Harem de Madame Osmane est un univers algérois, celui que je connais, qui n'est ni celui d'Oran, ni celui du sud, ni celui de Tizi Ouzou.

Ce côté pied-noir, on sait bien qu'au fond tout le monde le partageait un peu et le partage encore. Ma mère ne cesse de m'en parler et la pied-noir âgée du film, Madame Costa, exprime pour moi cette réalité historique et culturelle incontournable de l'Algérie.

Un mariage a même lieu dans une ancienne église reconvertie en salle des fêtes. Vous êtes très décomplexé par rapport à l'ex-puissance coloniale. Au point que votre film est en français. Or le français n'est parlé et compris que par un tiers de la population en Algérie. Pourquoi ne pas avoir respecté la pluralité linguistique du pays ?

D'abord, le français n'est pas une langue étrangère en Algérie, c'est une des langues algériennes. Ensuite pour respecter cette pluralité dont vous parlez, je souhaitais faire un travail sur la langue qui aurait été à 60 % de l'arabe algérien et à 40 % du français. Cela m'aurait aussi permis de reproduire fidèlement l'état des classes sociales : Madame Osmane appartient à la nomenklatura, laquelle s'exprime en français, la mère de son hypothétique gendre avec ses tatouages et son voile vient du bled et parle en arabe. Par les langues utilisées, je souhaitais montrer le cloisonnement de la société algérienne. J'ai été empêché de le faire. Quand j'ai vu que les impératifs commerciaux et réglementaires ne me laisseraient placer que quelques mots d'arabe, tendance couleur locale et folklore colonial, j'ai préféré renoncer complètement à cette langue.

Vous avez aussi escamoté la terreur islamiste qui régnait en cette année 1993 et mis en scène des Algérois bien épargnés par cette terrible peur qui les assiégeait. En toile de fond, il y a deux ou trois barrages militaires, surtout pas les faux barrages des égorgeurs qui ont fait des dizaines de milliers de morts. Et si la fille

de Madame Osmane est tuée, de façon elliptique d'ailleurs, c'est par l'armée... Pourquoi ?

Madame Osmane ne veut pas voir ce qui se passe autour d'elle, comme d'ailleurs elle refuse de regarder toute vérité ou réalité en face. Pour elle, qui pourtant l'a connu du temps de la guerre de libération, le couvre-feu ne prend pas tout son sens. Mais j'étais à Alger en 93 où j'ai eu l'occasion de fréquenter la nomenklatura algéroise.

A l'époque, ces gens soit étaient convaincus que "ça allait s'arranger", soit disaient : «Et pourquoi pas mettre le foulard, s'il le faut pour être tranquille ?» La bourgeoisie a sous-estimé ou traité par-dessus la jambe le terrorisme pendant longtemps. Peut-être parce qu'au fond, comme d'ailleurs tous les Algériens, elle refuse de s'interroger sur la violence qui imprègne l'Algérie.

Dossier distributeur

Prix reçu

Grand Prix à la biennale des Cinémas Arabes à Paris 2000

Le réalisateur

Né en 1965 à Paris de parents algériens, il passe son enfance et son adolescence à Alger. En 1984, il obtient son bac à Paris et fréquente pendant deux ans une faculté de droit. Il arrête ses études et s'installe à Londres pendant un an, puis rentre à Paris en 88 et prend des cours à l'école du Théâtre National de Chaillot, où, avec un groupe d'élèves, il met en scène *Electre de Sophocle*, y jouant Oreste. De 1993 à 1995 il fréquente les cours de cinéma à la New School for Social Research à New York et réalise deux courts métrages, **Hanifa et Jardin**, le premier vainqueur en 1996 du premier prix du festival de l'école. Avant de se mettre à l'écriture de son premier long métrage **Le Harem de Madame Osmane**, il passe trois mois à étudier l'histoire de l'art à l'université de Pérouse (Italie) et fait un séjour prolongé à Alger (1996).

Dossier distributeur

Filmographie

Court métrage
Hanifa et Jardin 1996

Long métrage
Le Harem de Madame Osmane 2000

Documents disponibles au France

Le Monde du Mercredi 12 Juillet 2000
Télérama - 13 Juillet 2000
Dossier Distributeur